

Les aubes frileuses ont gravé dans ma peau  
Une froide chair de poule dont je frissonne encore  
La lumière naissante et chaque jour nouveau  
Annonçaient un printemps qui tardait à éclore.

Les petits matins gris de cette fin d'hiver  
Portaient une promesse à peine discernable  
Ou bien une inquiétude, un simple fait divers:  
Je sentais des rumeurs presque indéfinissables.

J'habitais ma jeunesse comme un habit trop grand  
Les épaules légères et les yeux dans mes rêves  
Chaque aurore m'emmenait, ballotté, insouciant  
Toucher des horizons où le soleil se lève.

Je portais en mon être une inconscience sublime  
Mes jours passaient voilés d'une douce brume bleue  
Emporté par mes songes futiles et intimes  
J'étais en ce temps là aussi diaphane qu'eux.

Cependant il régnait à l'orée de ces jours  
Une étrange atmosphère, un grondement lointain  
Qui allait crescendo de murmure en discours  
Eclater en un chant fiévreux et souverain.

Eveillant tout à coup les banlieues qui sommeillent  
Repris par les marcheurs sortis de leurs abris  
Ce chant à la puissance sans nulle autre pareille  
Ebranlait la cité sur ses moindres parvis.

Je vis alors descendre des modestes faubourgs  
Cette masse chantante qui bientôt m'emportait  
Elle réclamait pour tous Liberté et Amour  
Une onde d'espérance devant moi s'amplifiait.

Ce fut le mois de Mai, matraque, lacrymogène  
S'abattant comme la pluie fleurissant les pavés  
Une aurore nouvelle qui brusquement amène  
La foule dans les rues comme une brise parfumée.

Une lame de fond tourmentée et puissante  
Allait anéantir l'adolescent rêveur  
Roulant son corps meurtri vers des rives inquiétantes  
Balayant son enfance et lui brisant le cœur.

Son sourire se figea et au coin de ses yeux  
En vagues sur son front, des rides tout à coup  
Comme des frissons de l'âme, un réveil douloureux,  
Son regard étonné se demandait: jusqu'où?